

GUERSANDE : C'ÉTAIT LA BLESSURE

par Jeanpyer Poëls

Marlena Braester

La Lumière et ses ombres, Marlena Braester, éd. Jacques Brémond, F-30210 Remoulins.

Je me souviens avec tendresse d'un vieux confrère qui soignait ses poèmes au point de remplacer par un autre tout mot qui serait déjà apparu dans le même livre. Et je pense avec rage à ce traducteur littéraire qui déteste les répétitions au point de les gommer systématiquement dans ses traductions. Chez Marlena Braester, on voit l'importance du rôle de la répétition. Dans ce dernier livre paru, les notions de couleur, d'ombre, de lumière scandent tout le recueil. Ces mots font écho à un questionnement dans un espace à la fois immense et quasi confiné, l'un étant corollaire de l'autre, comme la petitesse de notre corps humain dans le cosmos, comme notre brièveté dans l'éternité. Le retour de certains noms et adjectifs (couleurs, sons, ondes, ombres, spectres, miroirs, transparence...) structurent les pages, oui, comme une architecture à la fois terrienne et aérienne. Ils forment, plus encore que des rimes, un réseau de souffles, une respiration, un questionnement. La ponctuation, quasi inexistante, s'efface aussi pour une sorte d'épurement. À partir de la lumière – qui ne peut exister que par l'ombre – la brisure et la réfraction donnent naissance à la couleur sensée mener, à son tour, à la transparence que nous recherchons et qui nous attend. Le regard insiste en renouvelant son étonnement, il se pose sur le phénomène comme dans le seul but de dire l'indescriptible pour en rendre l'essentiel.

Voici des pages qu'on ne se lasse pas de relire et que l'on aimerait apprendre pour les porter avec soi. Pour les avoir sur soi dans les moments d'allégresse ou aux heures les plus noires. Dans le dernier numéro du *Spiegel* (août 2006), un ancien prisonnier de la DDR raconte comment, tenu au secret dans une cellule minuscule, sans rien à lire ni de quoi écrire, pendant des mois, il était torturé par l'obsession de ne pas perdre la raison. Le moyen utilisé ? Il s'est répété, des centaines de fois, dit-il, le seul sonnet de Shakespeare qu'il ait su de mémoire.

À ceux qui se demanderaient si de nos jours il s'écrit encore des textes capables d'un tel sauvetage, je répondrais, sans vouloir instrumentaliser la poésie, que oui, bien sûr. Et **La Lumière et ses ombres** en compte plus d'un. Plutôt qu'en parler, plutôt qu'en écrire, il faut les lire et les *ap-prendre* car : *elles formaient un lent accord / dans le temps // échos de l'avant dans l'avant // que seront-elles demain / ces marches désaccordées / sur lesquelles nous trébuchons / de maintenant à maintenant.*

Rose-Marie François

Avant de partir, Guersande, éd. Le Grand Souffle, 24 rue Truffaut, F-75017 Paris.

Juste là où la nuque veut ou ne veut pas céder au fléchissement de l'être, lequel se soumet aux arrangements sociaux ou se raidit, s'est mise à couler interminablement une *angoisse* plus transparente que les ailes de ce « papillon grand comme cent univers » (Guy de Maupassant, **Le Horla**), mais ni belles ni d'une couleur ou d'un mouvement qui le feraient tomber dans l'extase, il serait hors de lui, « en proie à » et tout autant « proie » si jamais il croyait que son *bien* est en jeu, *une angoisse*, la douleur d'une *blessure d'infini*, pressées de quitter ce jeu-là, déverrouillées d'elles-mêmes.

Entre les pans d'une ou de quelques nuits, tandis que l'écoulement entraîne une rupture de tout équilibre de l'âme que le corps a enveloppée une fois corps dans cette chambre, est entamée alors sur un cahier de son bord l'écriture d'une lettre à ce *toi* entendu et qui l'entend, car s'entendre avec soi n'a jamais été. Et, les mots s'égrènent sur le papier, qui tâchent au fur et à mesure le réel de ceux qui *vivent dedans* ce qu'ils sont, affirment que *c'est normal* et préfèrent leur vie, ne sachant quoi pour celle qui est blessée. *Comment guérir d'une blessure d'infini ? Comment ?...*

La tâche de laquelle Guersande laisse partir *tout un feu qui pleure*, est une sorte de trou de serrure sans serrure. *Elle ne meurt pas, elle ne devient pas folle / elle souffre*. Elle s'interroge seule ; personne ne le fait pour elle, à se demander qui l'écoute, si ce n'est son propre cœur – cœur propre, et de ressentir un demain sans lendemain vrai. Où le sentiment d'amour, sans que rien l'apeure ou qu'il tombe sur une de leurs *routes*, avec le déploiement d'une blancheur dont on ne doute pas ?

Ne plus supporter d'être emmenée par cet écho d'un dehors sans *cette* plaine dans ses yeux seuls « rafraîchirait et embaumerait » celle-ci (**Le Horla**), mais *ça va aller* devrait diluer l'insupportable. Néanmoins, *quand le mal te veut*, t'humilie peut-être, à en *dévaler la blessure*...

L'enfance et l'époque première qui s'ensuit ne sont-elles pas gâchées, tout comme leur éternité (propre elle aussi), dont l'étreinte est impossible ? Comment étreindre ce qui les éblouit (embrasser, aurait soufflé Arthur Rimbaud) ? Comment s'en sortir, *traverser l'encre* de l'égrènement des mots, au-delà du vide et de *l'oubli du temps*, s'écarter d'ici et respirer autrement – respirer le souffle de ce *toi*, quand on a dit *au réveil le matin / j'ai une biche au fond de la poitrine, ... sublimement, c'est une biche* ? Finalement : l'inexprimable. Comment comprendre avoir dit, traverser, s'écarter et respirer autrement, actes choisis, plutôt que *la souillure* (on imagine

l'hermine, évoquée dans les **Carnets de Léonard de Vinci**, éd. Gallimard) ? Lire cette jeune fille de seize ans, et prononcer un « Qui es-tu ? » serait vanité d'usage. La lire et ne cesser de *l'écouter*, *d'écouter* (*un enfant aurait écouté*, dit-elle), jusqu'au songe qui permet d'entendre tel *un son* le son d'elle, elle revenant, les rend tous deux intacts.